

# CONCOURS DE NOUVELLES 2019

LIVRET DES NOUVELLES PRIMÉES

# CINQUANTE



CONCOURS DE NOUVELLES 2019 ORGANISÉ PAR  
LE SERVICE D'ACTION CULTURELLE & ARTISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ PARIS 8



IER PRIX

“NÛN”

VIRGINIE LABRID-MARONNE



Marie attachait nerveusement ses fins cheveux blond cendré en une maigre queue de cheval – plutôt une queue de rat pensa-t-elle, et son moral chuta d'un coup. Sans succès elle essaya de masquer quelques rides définitives autour de sa bouche et sur son front. Ses cernes bleutés résistèrent eux aussi à toute tentative de dissimulation. Tant pis, elle était pressée. Le bus ne l'attendrait pas, et elle voulait arriver au lycée avant ses élèves pour avoir le temps de tout préparer. Elle avait horreur d'être en retard. Cela l'angoissait au plus haut point.

Une semaine plus tôt, elle avait fêté le Nouvel An avec des amis, chez l'un d'eux. Les célibataires comme elle n'étaient pas nombreux. A la fin de la soirée, après deux flûtes de champagne, un mojito bien tassé, et des heures de danse folle, elle avait ressenti une profonde nostalgie. La tristesse était montée d'un coup du plus profond de ses tripes jusque dans sa gorge. Là, au milieu de ces ombres qui dansaient, riaient, chantaient et s'embrassaient, elle s'était sentie seule comme jamais. 2019... une nouvelle année, une année de plus. Une année ordinaire ? Oh que non ! Cette année, le 5 mai, elle aurait 50 ans. 50 ans ! Elle croyait pourtant avoir fait le plus dur dix ans auparavant, en franchissant le fameux « cap de la quarantaine ». Elle avait eu son lot d'épreuves et de remises en question : un burn-out, trois mois après la rentrée des classes, et un divorce difficile. 50 ans ! Un demi-siècle ! Dix lustres ! Le basculement irréversible vers 100 ! Son corps autrefois mince et ferme, son visage angélique aux pommettes hautes — teint de nacre, yeux noisette, cheveux dorés — tout cela lui était confisqué jour après jour, insidieusement, sans qu'elle puisse protester, se défendre, supplier... A qui aurait-elle pu s'adresser pour crier grâce ? Une ride par-ci, une tâche par-là, un cheveu d'argent, puis un deuxième, un troisième... Elle commençait à entrevoir l'iné-

luctable dégénérescence, suivie de près par sa fille préférée, la solitude. Elle était bien placée pour savoir qu'un malheur n'arrive jamais seul. Quel homme pourrait encore avoir envie d'elle ? Oserait-elle se montrer nue devant un amant, désormais ?

Le coup de grâce lui fut donné de façon aussi lâche que brutale, début janvier, devant des centaines de milliers de téléspectateurs. Un homme de 50 ans, Yann Moix, avait avoué « être incapable d'aimer » une femme de son âge. « Il ne faut pas exagérer ! Je trouve ça trop vieux. Je préfère le corps des femmes jeunes, c'est tout. Point. Je ne vais pas vous mentir. Un corps de femme de 25 ans, c'est extraordinaire. Le corps d'une femme de 50 ans n'est pas extraordinaire du tout. Les femmes de 50 ans ? Elles sont invisibles ». Alors Marie s'était dit que c'était foutu. Son corps « pas extraordinaire du tout », qui avait été pourtant l'un de ses atouts de séduction, était en train de l'abandonner. Pire, il jouait contre elle, à partir de maintenant.

La nuit, elle commença à faire des cauchemars. Elle se voyait cloîtrée dans un EHPAD, sans visite, sans chaleur, sans amour. Elle passait ses journées à jouer aux cartes alors qu'elle déteste ça, les cartes. Marcher était devenu une épreuve, alors que faire d'autre ? Ses doigts déformés ne parvenaient plus à jouer du piano. De toutes les façons, elle était sourde, spectatrice d'un film muet qui se déroulait autour d'elle et auquel elle ne comprenait rien. D'autres fois, elle était poursuivie par la police, et elle avait beau appuyer sur l'accélérateur, elle ne parvenait pas à leur échapper. Sa vieille Citroën AX et ses minables 50 chevaux la laissaient sur place. Cela finissait toujours par « Madame, veuillez nous suivre au commissariat, nous confisquons votre permis de conduire pour 50 jours, vous avez largement dépassé la limitation à 50 km/h, notre radar indique 100 km/h... Deux

fois 50 si vous préférez !... Mais vous pouvez repartir avec votre permis si vous payez 50.000 euros ». Elle fouillait alors dans son porte-monnaie. Elle n’y trouvait que des pièces de 50 cents, qu’elle comptait et recomptait, paniquée.

D’autres fois, elle avait raté son bus, le 50, et était arrivée en retard à son propre cours. Les élèves avaient eu le temps de couvrir le tableau d’énormes « 50 » grimaçants à la craie.

50-le-maudit la hantait. 50-le-maudit s’incrustait éhontément dans sa vie jour et nuit. Le pire, c’était le jour, car elle ne pouvait pas se réveiller pour échapper à la persécution. Elle ouvrait sa boîte aux lettres et se faisait agresser par les prospectus de Castorama ou Intermarché qui célébraient leurs 50 ans cette année, dans une grande débauche de 50% de réduction. Les panneaux publicitaires n’étaient pas en reste, ils étalaient avec provocation leurs 12 mètres carrés couverts de « 50 ans » en lettres dorées. A la télévision, les fraises Tagada, ces insolentes, fêtaient avec joie leurs 50 ans, tout comme Blédina, Kinder, le beurre Paysan breton et les blagues Carambar... On fêtait aussi les 50 ans des premiers pas de l’homme sur la lune, les 50 ans du premier vol du Concorde, les 50 ans de Woodstock, les 50 ans du marché de Rungis, les 50 ans de la ville nouvelle de Cergy et les 50 ans du parc Astérix. Marie ne comprenait pas qu’on puisse se réjouir du temps qui passe, alors que la mort se rapproche, avec en éclaircur l’humiliation suprême : un corps avarié, nauséabond, repoussant... 50 — l’insolent s’invitait aussi sur les supports les plus incongrus. Un jour, elle vit son persécuteur sur les fesses du technicien venu réparer son lave-vaisselle, alors qu’il était penché en avant, la tête dans la cavité. Elle n’osa pas s’approcher trop près, mais il lui semblait bien avoir lu 50 CENT sur l’élastique du boxer qui dépassait du pantalon de travail.

Sur internet, elle chercha la signification de ces apparitions

de plus en plus fréquentes de 50-le-fourbe et trouva la réponse. « Si le nombre 50 s'est manifesté à vous régulièrement, en apparaissant sous vos yeux à diverses occasions, aussi bien en rêve que dans la réalité, alors c'est un signe du royaume des anges. Les anges gardiens vous interpellent car ils ont un message pour vous et ils vous invitent à le découvrir. » Ailleurs, elle lit : « Les vibrations du nombre 50 sont très harmonieuses et sources d'inventivité. Elles favorisent les relations sentimentales et familiales. Mais attention, si vous vivez mal la vibration de ce nombre, votre vie pourrait se révéler beaucoup moins harmonieuse. »

Jour après nuit et nuit après jour, Marie s'enfonçait dans un tunnel sombre et suffoquant. Ses nuits agitées, sa fatigue croissante, la ramenaient dix ans plus tôt, lorsqu'elle avait fait son burn-out. En cours, elle sursautait quand 50-le-perfide lui apparaissait au détour d'une équation. Pendant une insomnie particulièrement rebelle, elle se demanda combien de bougies elle aurait soufflé, depuis le début de sa vie, quand elle aurait 50 ans. Elle calcula la somme des 50 premiers entiers,  $S_{50}=1+2+3+\dots+49+50\dots=50\times(50+1)/2\dots=1275$ . Elle se sentit tout à coup très vieille. La joie qu'elle avait éprouvée, petite, à chaque fois qu'elle soufflait ses bougies en gonflant ses joues comme des ballons, venait de se ternir brutalement. Quelle mascarade les anniversaires ! 1275 bougies ! Elle prit rendez-vous avec son médecin traitant. Elle se faisait peur elle-même.

Son médecin diagnostiqua un épisode dépressif avec trouble obsessionnel compulsif et lui prescrivit de la Sertraline. A la pharmacie, Marie tendit son ordonnance à la préparatrice qui râla en fronçant les sourcils. « Ce qu'il écrit mal celui-là ! Dis Florence, tu lis quoi là ? » « Humm... Sertraline... 50 mg ». « 50, t'es sûre ? » Marie s'effondra en larmes.

Au bout de trois ou quatre semaines de traitement, Marie

retrouva de l'allant. Elle se sentait encore agressée par tous ces 50 noirs cerclés de rouge plantés le long des routes, elle se crispait à chaque fois, mais elle tenait la route, au propre comme au figuré. Elle prit même une décision importante, après une longue valse-hésitation cependant. N'en déplaise à Yann Moix, et malgré son « corps pas extraordinaire du tout », elle allait chercher l'âme soeur – et comptait bien la trouver. Elle s'inscrivit sur DisonsDemain, version quinquagénaire de Meetic (il se passe donc bien quelque chose de spécial à 50 ans). Ce qui l'avait finalement décidée, c'est d'avoir lu dans Gala, chez le coiffeur, que Jennifer Aniston, Catherine Zeta-Jones et Renée Zellweger fêtaient elles aussi leurs 50 ans en 2019. Elles ne s'en cachaient pas. Elles étaient si belles !...

Marie rencontra quelques hommes avant de tomber sur Christophe, bientôt 50 ans lui aussi, cheveux poivre et sel, barbe courte et drue, petites lunettes rondes à verres progressifs. Son visage raviné par le soleil rayonnait. Son petit ventre rebondi avait un charme fou. Mais ce qui faisait craquer Marie par-dessus tout, c'était les fines étoiles gravées autour de ses yeux qui pétillaient comme des soleils verts. Elle n'avait rien vu de plus magnifique ni de plus touchant. Pour ne rien gâcher, il était normalien, mathématicien et historien des sciences. Il avait fait sa thèse sur le lien entre la science et le sacré, dans les trois religions monothéistes, à la lumière de la symbolique des nombres. Il jouait du violon depuis l'âge de 7 ans, il était féru de poésie chinoise et d'haïkus japonais. Christophe portait la cinquantaine à merveille. Marie ne l'imaginait pas plus jeune, il aurait été sûrement moins séduisant. 50-le-flamboyant ! Après une semaine de relation, il lui offrit 50 roses rouges. Au bout d'un mois, pour fêter leurs 50 ans, il l'emmena sur sa 50 cm<sup>3</sup>, dans une folle chevauchée à la conquête de la

Manche. Ils passèrent la soirée et la nuit à Granville. Christophe conta à Marie, qu'il tenait serrée fort dans ses bras, une fabuleuse histoire...

Il lui raconta que le nombre 50 était, dans de nombreuses cultures, un nombre magique. Il lui démontra que 50 était le plus petit nombre qui peut être écrit de deux manières différentes comme la somme de deux carrés : 50 s'écrit en effet  $1^2 + 7^2$  mais aussi  $5^2 + 5^2$ . Il lui révéla que le nombre 50 était considéré comme « le plus saint et le plus naturel des nombres », parce qu'il équivaut à la somme des carrés des côtés du triangle sacré de Pythagore,  $32+42+52$ . Avec 50, on peut construire un carré magique de vingt-cinq cases, composé uniquement des nombres ayant une progression arithmétique de raison 5, soit 0, 5, 10, 15 et 20.

0 5 10 15 20

10 15 20 0 5

20 0 5 10 15

5 10 15 20 0

15 20 0 5 10

Mais l'histoire de 50-le-fabuleux ne s'arrête pas là. 50 correspond à la lettre nûn, tant dans l'alphabet hébraïque que dans l'alphabet arabe. Nûn signifie aussi poisson et baleine. Le prophète Jonas est appelé Dhûn-Nûn et sa sortie du ventre de la baleine est considérée comme un symbole de résurrection, de métamorphose, de renaissance. Marie sentait peu à peu s'éclaircir le ciel au-dessus de sa tête. Loin d'être une descente aux enfers, la cinquantaine lui promettait une vie plus ample, plus belle, plus aboutie. Plus qu'un épanouissement, c'était un véritable accomplissement. Grâce à Christophe, Marie renaissait de ses cendres, elle quittait le ventre de la baleine, elle avait vaincu la mort.

Alors qu'ils étaient enlacés sur le grand lit de l'hôtel, Christophe lui demanda, tout à coup, avec une voix étrange :

« Sais-tu comment s'écrit 50 en base octale ? » Marie n'avait pas du tout envie de réfléchir. Elle était si bien, là, dans les bras de Christophe, à se laisser bercer par ses histoires !...

« 62 ! Oui 50 s'écrit 62 ! » Il laissa passer trois secondes, trois points de suspension savamment posés en l'air. « Eh bien, 62... c'est... c'est mon âge en fait ! ». Marie sursauta. Christophe la regarda avec malice. Ses deux soleils verts chatoyaient. « Mais enfin Marie, tu ne crois tout de même pas que j'allais sortir avec une femme de mon âge ! Les femmes de 60 ans, elles sont invisibles... Alors que les femmes de 50 ans, elles ont un corps extraordinaire ! »



2ÈME PRIX

“2050”

SYLVAIN DIAMANT



J'ai vu un documentaire à la télé l'autre jour. Ils disent qu'en 2050, ça va partir en sucette : plus d'essence, plus de lithium, plus d'abeilles et j'en passe. Que cette fois ça va vraiment être la merde, qu'on nous l'avait bien dit, les cyclones, les sécheresses, la fonte des glaces, la montée des eaux et tout le toutim. Ça avait l'air sérieux leur histoire, question chiffres, courbes de températures, interviews d'experts. Honnêtement, je me suis bien chié dessus, et je crois que je suis pas le seul. Alors je me suis dit : il faut que je sois plus futé que les autres, et tant que tout fonctionne encore, il faut que je me prépare pour le moment où tout va nous sauter à la gueule. Le gouvernement, ils ont bien des stocks stratégiques de pétrole, pas vrai ? Il faut que je sois plus intelligent que ces types-là. Moi aussi il me faut des stocks stratégiques. J'ai fait une liste.

Le premier truc bien sûr, c'est la bectance. Pour vivre, il faut bouffer. Ni une ni deux, j'ai sauté dans ma bagnole, direction le Leclerc le plus proche. Ils disent que ça va péter en 2050, mais faut se dire que si plein de gens ont vu le même documentaire que moi, ils vont pas rester attendre sur leur canapé comme des huîtres hein. Les gens sont malins faut pas croire. J'ai fait la razzia au rayon boîtes de conserve. Ça a l'air simple mais ça l'est pas. Imaginez la scène : vous êtes dans le supermarché avec votre Caddie, vous êtes devant les boîtes, vous achetez quoi ? Ben je me suis posé cette question aussi. Est-ce que j'ai envie de manger des tomates en conserve jusqu'à la fin de mes jours ? J'ai répondu oui. Les tomates c'est bon pour la santé, même si elles viennent de Chine, quand c'est l'apocalypse on s'en balance de manger bio.

J'ai fait cinq allers-retours, mais comme je suis malin, je suis pas retourné au même supermarché, sinon les gens vont se douter de quelque chose et mon plan va capoter. J'ai rempli

mon garage avec les boîtes que j'ai empilées par catégorie, les tomates, les haricots verts, les petits pois, les pâtes, le riz. Bon, ils disent que ça périmé en 2035, mais ça, c'est des boniments pour vous faire jeter et racheter plus. Des tomates en boîte ça tient quarante ans, c'est sûr.

Pour la viande, j'étais pas trop sûr, alors pour pas risquer de choper une merde, j'ai pris que du corned-beef. Les ricains filaient ça à leurs bidasses pendant la guerre, et s'ils faisaient ça, c'est que ça tient longtemps. Les amerloques, ils blaguent pas avec l'armée. Par contre, les boîtes en forme de trapèze, c'est pas terrible pour les empiler. En les rangeant, j'en ai pris plusieurs fois sur le pied, ces saloperies.

J'ai réfléchi pour la flotte. Ça paraît un peu con d'empiler des packs d'eau dans l'autre moitié de mon garage, sachant que finalement ce sera vite bu. J'ai hésité. Je me suis dit que je récolterais l'eau de pluie, mais après réflexion, ça aussi c'est un peu con. C'est un coup à se retrouver à boire des pluies acides, ça aussi ils en ont parlé dans le documentaire, ou alors il pleuvra plus du tout, ce sera la sécheresse. Mais bon ça, en Centre-Bretagne, j'ai quand même du mal à y croire.

En y repensant, je me suis vu en train de galérer, de boire mon urine. J'ai acheté les packs. Tant pis, on verra.

Les médicaments, c'est important. Dans les films de zombies ou les histoires avec des gens abandonnés sur une île déserte, il y en a toujours un qui meurt en se faisant mordre par un mort-vivant ou en se coupant le pied sur un rocher pointu. J'ai pas envie de mourir connement parce qu'un chat errant m'a gnaqué l'orteil, vous voyez le truc ! J'ai mis le paquet sur la pénicilline. Après je me suis demandé qu'est-ce qui était le plus important. J'ai tranché : du paracétamol (par wagons entiers), des laxatifs (mourir d'une occlusion intestinale, ça me paraissait encore pire que la morsure de chat rageux), du désinfectant, du vermifuge (on ne sait jamais, pas

envie d'avoir des vers au cul jusqu'au jugement dernier), deux-trois autres bricoles.

Les fringues, bordel ! J'ai quelques trucs bien solides sur lesquels je peux compter, genre une veste en cuir, une canadienne que j'ai depuis 20 ans, des pantalons de sécu quasi-increvables. Pour le reste, j'ai fait des commandes sur internet. Pour la fin du monde, pas besoin de se casser le cul pour être à la mode : 50 tee-shirts noirs, gris ou blanc, 250 paires de chaussettes (des courtes et fines pour l'été, des épaisses et montantes pour l'hiver, enfin s'il y en a encore un), 150 caleçons tout ce qu'il y a de plus basique.

Pour les pompes, j'ai des bottes en caoutchouc Aigle, des chaussures coquées que j'ai grattées au surplus d'usine, alors j'ai racheté un peu de tout, plus une dizaine de paires de randonnée, ça devrait suffire.

En faisant l'inventaire de mes chaussures, et en reniflant l'odeur de pied qui s'en dégageait, ça m'a fait penser aux produits d'hygiène. Hors de question de renarder comme un putois jusqu'à mon dernier souffle (fétide) ! J'ai acheté des caisses de savon de Marseille et du shampoing dans des grands bidons. J'ai estimé que je consommais à peu près 10 tubes de dentifrice par an, donc en faisant le calcul avec les années qu'il me reste à vivre... bon c'est un peu glauque de se poser ces questions. J'en ai acheté 1000, ça fait 100 ans d'avance, au moins on est tranquille. Et 60 brosses à dents, pour l'usure.

Une fois que j'ai eu rempli mon garage avec tout le nécessaire, je me suis dit qu'il fallait que je pense à protéger tout ça. Parce que quand ça va partir en bordel général, les gens vont devenir dingos ! Pour un litre de gasoil ou une boîte de maïs, ça va s'entretuer, c'est sûr.

J'ai un oncle qui pratique la chasse, mais pour récupérer son fusil ça risque d'être une autre histoire. En plus je l'ai pas vu

depuis plusieurs années donc débarquer comme ça à l'improvisiste, ça fait un peu bizarre. Je le connais, c'est un gars qui traîne dans les PMU, avec ses copains chasseurs. S'il commence à raconter à quelqu'un que j'amasse des provisions et des pétoires, c'est fini pour moi, l'info fera le tour de Recouvrance en un weekend et les gendarmes viendront saisir mes stocks. Hors de question ! J'ai laissé tomber pour le flingue.

A la place, je voulais acheter un clébard pour défendre la baraque et aboyer sur les parasites, mais je me rends compte que c'est une idée foireuse : un chien, ça bouffe, surtout un berger allemand ou un malinois (parce qu'un yorkshire, c'est pas ça qui va repousser les gêneurs). Pas envie de devoir repasser à Leclerc acheter pour 20 ans de croquettes, et ça m'obligerait à balancer la moitié de mes conserves pour faire de la place dans le garage.

J'ai pensé à être plusieurs, parce que quand vous êtes nombreux les gens flippent plus de s'attaquer à vous plutôt qu'à un pauvre ermite avec le garage rempli de boîtes de tomates, de paires de chaussettes et de dolipranes. J'ai réfléchi à qui je pourrais en parler : la liste était pas longue. Ensuite je me suis vu en train de leur présenter le truc... n'importe quoi. Sûr qu'ils me balanceraient direct aux flics ! Préparer un bunker de fin du monde, vous imaginez en parler à quelqu'un ? Et lui proposer de le préparer avec vous ? C'est encore pire que d'essayer de convaincre sa belle-sœur d'entrer dans un système pyramidal !

A force de réfléchir, j'ai fini par trouver une solution, pas dingue mais mieux que rien : au fur et à mesure que je boulotterai mes boîtes de conserve, je les remplirai avec de l'alcool ou des boulons pour en faire des projectiles. J'ai mis de côté des vieilles caisses de tord-boyaux du genre lambig, héritées de mon grand-père. Des gnôles pareilles ça flambe comme du sans-plomb ! J'ai installé des verrous costauds à

toutes les portes et fenêtres du rez-de-chaussée. Et j'ai monté des marchepieds sous les Velux du toit. Si je suis assiégé, ça fera des postes de tir, comme dans les châteaux forts. Comme ça, un petit malin qui aurait flairé l'odeur du corned-beef, il sera bien reçu. Dans ta gueule, les boîtes de conserve ! En y pensant, ça permet en plus de faire du recyclage, et ça en cas de catastrophe écologique, c'est important. Comme quoi, ça sert d'être futé !

J'ai mis un mois à réunir et à installer toutes ces conneries. Mais là je suis prêt ! Vous pouvez envoyer la sauce les gars. Déverser du pétrole dans la Méditerranée, polluer la couche d'ozone, glyphosater le blé beauceron jusqu'à la gueule, faire tourner les centrales à charbon et les bagnoles diesel ! 2050, 2040, 2030, rien à cirer ! Quand les gens vont se rendre compte que le foutoir est au prochain virage, moi je serai tranquille dans ma bicoque ! Salut les naïfs ! Allez bien vous foutre sur la tronche à la station-service ! Moi je suis peinard pour les cent prochaines années !

\*

\* \*

Après tout ce boulot, j'ai repris ma vie normale. Maintenant quand je croise des gens à la boulangerie, à la piscine municipale, ou au marché le samedi, je les regarde en me demandant s'ils pensent aussi à la fin du monde. S'ils sont aussi malins que moi. Une femme l'autre jour à l'épicerie a demandé à la vendeuse combien de temps ça se conservait une boîte de sardines. Elle, elle a compris, c'est sûr. Nos regards se sont croisés, j'ai fait un hochement de tête comme pour lui dire 'toi et moi, on est moins con que tous ces moutons'. Elle m'a regardé bizarre après ça.

En tout cas dans la file d'attente à la caisse du Leclerc, j'ai vu pas mal de gens se gratter les fesses. Il paraît qu'à la pharmacie ils étaient en pénurie de vermifuge pendant quelques temps...



3ÈME PRIX

**“RÉUSSIR  
À CINQUANTE ANS”**

NORA BOURASSEAU



En toutes circonstances, je passais inaperçue. Dès ma plus « tendre » enfance, ma mère me qualifia de « dodue aux cheveux fatigués ». Mon physique étant plutôt insipide, je n'eus jamais la chance de susciter le désir chez qui que ce soit et encore moins chez la gent masculine. Pourtant, j'aurais tellement aimé être idolâtrée par un beau mâle. D'autre part, je ne connus malheureusement jamais de grandes réussites dans mon existence et n'eus jamais de talent particulier. J'entends encore mon père me répéter « Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ? », « Avec maman, on finit par penser que tu n'arriveras jamais à rien... et je dis pas ça pour te faire de la peine hein ma crevette ». J'ai toujours détesté qu'il m'appelle ainsi...

Pourtant, j'avais vraiment envie de réussir. Enfant, je m'étais essayée à plusieurs activités, pensant à chaque fois que je tenais enfin là un début de quelque-chose qui me ferait vibrer, changerait ma vie et ferait de moi la fierté de mes parents. Un jour que ces derniers m'emmenèrent voir un ballet, Le Lac des Cygnes, je vis dans les yeux brillants de ma mère tout l'émerveillement et l'admiration qu'elle ressentait à l'égard de ces danseurs. Sortie de cette représentation, ma mère fut déterminée à faire de moi une danseuse émérite. Elle m'inscrivit donc dans un cours de danse classique. Malheureusement, je ne réussis jamais ne serait-ce qu'à faire la roue et mes entrechats étaient lourds et patauds, au grand désespoir de mon professeur qui semblait dépité de m'avoir comme élève. J'abandonnai cette activité supplicieuse au bout de quelques semaines, décevant une fois de plus ma chère maman qui me lança « Mais toutes les petites filles savent faire la roue, qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour avoir une empotée pareille ! Jamais tu ne seras donc à la hauteur ? » Plus tard, mon père entreprit de m'initier à la course à pieds. Champion régional de course sur route et de cross-country,

dans sa jeunesse, il expliquait à qui voulait l'entendre qu'il ferait de moi une championne. Après dix-huit mois d'entraînement acharné, d'ampoules, d'ongles incarnés, de vomissements après l'effort et d'entorses à répétition, mon père jeta l'éponge, consterné par mon manque de vigueur et mes piètres performances. « Décidément, jamais tu ne prendras ma suite, tu es tellement décevante ! ». De déceptions en désillusions, mes parents m'observèrent grandir et devenir une « ratée », comme ils disaient. Et je reconnais, sans peine, que je n'ai jamais réussi grand-chose, c'est vrai. Même pas à trouver un mari. C'est mon père qui, trouvant que l'accumulation des années ne jouait pas en ma faveur et terrorisé à l'idée que je finisse « vieille fille », m'avait dégoté un bon garçon pour me faire des enfants avant, disait-il, que mes « œufs se périssent ». J'avoue avoir été soulagée par cette intervention non pas divine mais paternelle. Roger fut toujours gentil à mon égard, je ne peux rien lui reprocher. Il me permit de ne pas travailler et donc de ne pas avoir à essuyer les éventuelles conséquences de mon incompétence. Je me cantonnai aux travaux ménagers, à la préparation des repas et à la confection de gâteaux que je réussissais plutôt bien selon mon Roger. Il aurait aimé avoir des enfants mais nos tentatives restèrent vaines. Cependant, nous ne cherchâmes pas à savoir qui était la cause de ce berceau vide. Après plusieurs années d'essais sans résultat, nous arrêtâmes même d'avoir des relations intimes ; ces dernières n'ayant plus d'utilité à proprement parler. Je n'avais jamais été portée sur la chose et j'avoue avoir été plutôt satisfaite lorsque Roger se mit à passer tout son temps libre, avec mon père et le sien, à reproduire des monuments français en allumettes, disposées sur une gigantesque carte de France, couvrant toute la surface de notre grenier. De mon côté, mon loisir favori consistait à feuilleter des magazines féminins pour les cinquantenaires.

Et bien que j'adorais recevoir un magazine chaque jour dans ma boîte aux lettres, ce dernier me renvoyait à l'incomplétude de mon existence. Les gros titres aguicheurs n'avaient de cesse de me vendre du rêve « 50 ans, l'âge sexy ! », « 50 ans, le nouveau 40 ans ? », « Plus épanouie que jamais à 50 ans », « Oser vivre votre vie à 50 ans ! ».

C'est alors qu'un jour, je me réveillai avec le besoin de réussir quelque chose. Et voilà que me vint une idée. J'avais 51 ans, mon corps n'était plus le même, ma taille s'épaississait, ma poitrine se flétrissait et les marques du temps avaient généreusement cerné mon visage. Cette vieillesse que j'apercevais et qui gagnait chaque jour davantage de terrain me donna l'envie de vibrer, de prouver que j'étais capable de réussir. Et voilà donc qu'un jour, cela me prit de vouloir commettre un meurtre. Cependant, je n'eus pas l'envie de tuer pour tuer. Au contraire, je voulais que mon projet ait du sens. Et je dois bien l'avouer, je connaissais peu de monde (bien que Roger en côtoyait, seul, une grande quantité) donc mes potentielles cibles se comptaient sur les doigts d'une main. C'est ainsi que mon choix se porta tout naturellement sur mon mari. Ce Roger qu'on m'avait imposé, et qui ne me rendait ni heureuse ni malheureuse, devait disparaître. Ce désir de meurtre me réjouit et fit naître en moi un sentiment jamais éprouvé auparavant, une sorte d'excitation teintée d'adrénaline à l'idée de passer à l'acte. Tuer n'était pas à la portée du premier venu et m'en sentir capable flattait mon ego. Et afin de mettre toutes les chances de mon côté, je me mis en quête de la méthode ultime pour exécuter mon époux. Bien que plus costaud que mon mari, je n'en restais pas moins petite, je ne pouvais donc pas envisager de me battre avec mon Roger pour ensuite lui porter le coup mortel. Cela aurait d'ailleurs nécessité que je me débarrasse discrètement de la dépouille pour ensuite m'alarmer avec hystérie, auprès

des voisins et de la police, de l'absence de nouvelles de mon cher et tendre. Et bon, tout comme pour les « chutes accidentelles », le sang laisse des traces et je ne voulais pas terminer mes jours en prison.

J'eus alors une illumination, un plan assez grandiose selon moi. Roger fêtait ses 50 ans le week-end d'après. J'invitai donc notre famille et deux de ses amis à la maison, le samedi, pour dîner.

Je commandai alors le gâteau préféré de mon Roger chez le pâtissier : un entremets croustillant aux deux chocolats. Mon Roger étant allergique aux noisettes, le pâtissier supprima ces dernières de la dacquoise et fabriqua le croustillant avec des gavottes et du chocolat. Cela faisait des années que nous commandions toujours le même gâteau pour l'anniversaire de mon mari et chaque année, je précisais tout de même au pâtissier « sans noisettes s'il vous plaît car Roger est allergique ». En effet, la simple présence d'une petite noisette aussi minuscule soit-elle aurait été fatale pour mon cher époux. Adolescent, il avait déjà été sauvé de justesse d'une anaphylaxie après avoir ingéré une vinaigrette chez une de ses grands tantes qui avaient trouvé judicieux d'y ajouter de l'huile de noisette... Croyez-moi qu'elle en entend encore parler ! Et d'ailleurs, dès que Roger me fut présenté, sa mère me transmit une liste des aliments à ne surtout pas lui proposer. Et depuis, j'avais toujours pris soin de vérifier scrupuleusement chaque condiment et de lire chaque étiquette au dos des aliments que j'achetais. Et puis Roger ne se déplaçait jamais sans son auto-injecteur d'adrénaline.

Alors voilà, je commandai comme chaque année le gâteau préféré de mon Roger et comme chaque année, je précisai au pâtissier « sans noisettes ». Je partis le chercher le samedi en début d'après-midi car la famille de Roger avait toujours tendance à arriver très en avance. Mon poisson était en train

de mariner, mon foie gras maison, au frais...

Je dressai joliment la table en y installant la vaisselle que mon Roger aimait tant, nos couverts en argent briqués pour l'occasion et la plus immaculée de mes nappes blanches... Oui puisqu'il était prévu qu'il meure ce soir-là, autant que sa fin fût soignée.

Puis je me préparai et enfilai ma plus belle robe. Je voulais que tout soit parfait et que mon Roger vive le plus beau final. Je lui sortis son complet noir et son nœud papillon. Je partis le chercher vers 17h. Il était encore au grenier pour peaufiner la miniature de l'Abbaye de La Sauve-Majeure, en allumettes, qu'il s'était mis en tête de réaliser au retour de notre pèlerinage de Compostelle. Je fus si douce et câline avec lui qu'il ne montra aucune opposition à quitter sa tâche pour aller enfiler les vêtements que je lui avais soigneusement préparés. Pendant ce temps, je m'empressai de retourner à la cuisine. Je sortis mon plus beau plat à gâteaux, tout en porcelaine de Limoges et délicatement ciselé sur le pourtour. Je sortis un petit sachet en papier rempli de poudre de noisette dont je vidai une partie dans mon plat. Ensuite, je sortis le dessert préféré de mon tendre époux de sa jolie boîte rose bonbon. J'humidifiai un peu la dacquoise, qui représentait donc la base du gâteau, avant de poser ce dernier sur mon plat noisetté. Je pris soin d'essuyer toute trace de poudre de noisette visible et je soulevai le gâteau à plusieurs reprises pour m'assurer que l'humidité de la dacquoise avait bien permis d'amalgamer la poudre. Et c'était le cas ! Tout se déroulait à merveille ! J'étais si fière de moi. Je mettais en place le plus parfait des crimes parfaits. Soucieuse du moindre détail et de l'après catastrophe, je pris soin d'aller vider le reste de poudre de noisette dans les toilettes et de brûler le petit sachet de papier. Juste le temps de monter à l'étage pour embrasser mon très cher époux qui se recoiffait

dans la salle de bain et de lui enlever délicatement son auto-injecteur d'adrénaline dans la poche intérieure de sa veste pour aller le déposer dans le tiroir de sa table de nuit. Oui, je ne pouvais pas faire disparaître son auto-injecteur, cela aurait paru trop suspect. Et mon Roger n'aurait jamais eu l'idée d'aller le chercher à cet endroit. Il m'aurait simplement suffi de dire ensuite « Je ne comprends vraiment pas pourquoi il l'a déposé dans sa table de nuit, il l'avait toujours sur lui, toujours... Oh c'est de ma faute !! Tellement de ma faute !! Je voulais absolument qu'il se mette en costume et je n'ai pas pensé à lui rappeler de le prendre... Je m'en veux tellement », de pleurer avec hystérie et l'affaire aurait été dans le sac. Ah ! j'entendis sonner. Mes parents étaient déjà là, comme chaque année. En entrant mon père m'embrassa sur le front et ma mère s'empressa d'enlever ses chaussures, en me rappelant à quel point ses oignons la faisaient souffrir et comme j'avais été longue à leur ouvrir. Puis portant enfin son regard sur moi, ma mère haussa les yeux au ciel : « Je n'aurais pas choisi cette robe à ta place, c'est l'anniversaire de ton mari tout de même, un peu de classe ne t'aurait pas fait de mal ! ». Mon père acquiesça. Il fut un temps où je me serais empressée d'aller changer de tenue mais cette fois je décidai de tenir bon. La sonnette retentit à nouveau. Mes beaux-parents firent une entrée bien plus chaleureuse et enthousiaste, suivis des amis de mon Roger. Je voulais que ce moment soit festif. C'était essentiel pour ne pas éveiller les soupçons. J'étais heureuse de voir tout ce petit monde qui me portait si peu d'attention, agglutiné autour de mon mari en toute insouciance. Cela me donna un sentiment de maîtrise dont je retirai une jouissance extrême. L'apéritif fit l'unanimité sauf pour ma mère qui trouva que les toasts avaient un goût « rance » et qu'ils devaient sûrement manquer de fraîcheur. Je ne prêtai pas attention à ses remarques acerbes. J'étais tout à

la fois concentrée sur le déroulement de la soirée et impatiente que l'on en vienne à son dénouement. La fin de mon Roger serait à la fois terrifiante et magnifique. J'avais hâte ! Ce jour serait le mien, celui d'une revanche sur ma morne existence. J'invitai les convives à prendre place autour de la table. Le foie gras, que ma mère trouva trop fade, fit place au saumon mariné et petits légumes, qu'elle trouva trop salé puis je servis le fromage... plus proche que jamais de l'apothéose. Il me sembla que chacun mangeait lentement et que le repas s'éternisait. Mon Roger semblait heureux. Il riait beaucoup et c'est avec un petit pincement au cœur que je réalisai que je le voyais pour la dernière fois. Je les observai tous discuter et mâcher lentement, poser leur fourchette. Leur conversation engendra même un débat. C'était à croire, que le dessert ne pourrait jamais être servi. Puis enfin, ma belle-mère me fit signe d'aller installer les bougies sur le gâteau tandis qu'elle partit chercher sa caméra pour filmer son cher enfant.

A mon retour, chacun chantait avec entrain « Joyeux anniversaire Roger ». Mon tendre époux souffla ses bougies comme un gamin, manquant de cracher sur le glaçage. Tout le monde l'applaudit tandis que ma belle-mère filmait la scène. J'embrassai mon Roger avec beaucoup de conviction (c'était filmé !) avant de lui offrir son cadeau. Les yeux brillants, mon époux me remercia pour cette belle fête des 50 ans. Je m'empressai ensuite de découper l'entremets en huit parts égales et servis chacun en commençant par mon mari. Une fois assise, je guettai mon Roger du coin de l'œil, attendant le moment fatidique. Il prit une première bouchée, puis une seconde, exprimant à quel point cet entremets était divin. La troisième bouchée me glaça le sang car je savais ce qu'elle augurait. J'eus beaucoup de mal à avaler mes propres bouchées ; ma gorge se serrait à mesure que mon cher époux

dégustait sa part. Puis Roger posa sa cuillère pour boire un peu de champagne. Cette pause me parut interminable. Je tentai de garder mon calme, de ne surtout pas trembler et de sourire aux invités, même si personne ne se souciait de moi. Mon Roger reprit sa cuillère et avala une quatrième bouchée, puis une cinquième, et la sixième signa le début de la fin. Je me mordillai l'intérieur de la joue tandis que mon cher mari devint rouge écarlate, puis mauve avec des pointes de jaune. C'était là comme une splendide déclinaison de couleurs toutes plus belles les unes que les autres et même certaines dont j'ignorais l'existence. Mon Roger tapota son veston, certainement pour y trouver son auto-injecteur d'adrénaline. Je ressentis alors une euphorie intérieure comme jamais auparavant. Cependant, lors de l'élaboration de mon plan, j'avais imaginé que les invités réagiraient rapidement mais ce ne fut pas le cas, tout absorbés qu'ils étaient par leurs conversations. Ils ne se turent que lorsque je me mis à hurler... d'un cri perçant, magnifique ; sans doute le plus réussi de tous les cris que j'avais pu produire jusqu'ici. S'ensuivit le bruit sourd de l'impact de la tête de mon Roger sur notre sol carrelé. Et voilà, du sang sur mon sol tout fraîchement lavé. Ce constat m'agaça mais je me ressaisis afin de ne pas perdre l'essentiel de vue : mon mari se mourait et personne ne le sauverait. Parce que la situation me l'imposait, je me mis à crier avec hystérie, à ordonner à mon père — avec beaucoup de jouissance, je ne vous le cache pas — d'appeler les secours et à hurler « Où est son injecteur ? Où est son injecteur ? ». Tout le monde s'affola autour de moi, ma belle-mère perdit connaissance sans que personne ne s'en soucie et les autres touchèrent mon Roger, tentèrent de l'aider... mais en vain. Les secours arrivèrent, bien entendu, beaucoup trop tard. Mon Roger était mort. J'avais réussi là où beaucoup auraient échoué. Je pleurai toutes les larmes de mon corps, dans une

logique de crédibilité, tandis que la police nous interrogea l'un après l'autre pour connaître les circonstances du décès. Je me permis d'expliquer, entre deux sanglots, que je ne comprenais pas comment cela avait pu arriver, qu'il était seulement allergique aux noisettes jusqu'à aujourd'hui et que nous n'en avions pas mangé. Mon père me prit dans ses bras pour me consoler, ce qui ne s'était plus jamais produit depuis l'âge de dix ans, âge auquel mes seins débutèrent leur éclosion. Bien entendu, le corps de mon Roger fut autopsié et la totalité des restes de notre dîner, analysés en laboratoire. Le médecin légiste statua sur une anaphylaxie, liée au noisettes, à l'origine du décès de mon Roger. Je dus m'expliquer au poste de police et leur soulignai donc que, comme chaque année, j'avais bien précisé au pâtissier qu'il ne fallait pas mettre de noisettes dans l'entremets. Le pâtissier fut entendu quelques jours plus tard. Il était livide, cerné et en larmes, m'a-t-on dit, lorsqu'il se présenta au poste. Ma famille et ma belle-famille eurent rapidement accès au rapport du médecin légiste et débarquèrent, chez moi, tour à tour, pour me reprocher de n'avoir pas su sauver mon mari. Ma mère me lança, lors de notre dernière entrevue il y a de cela neuf ans, « Tu es vraiment une incapable ! Même pas foutue de sauver ton mari ! Tu imagines ce qu'on va penser de nous ? Tu auras vraiment tout raté ! ». Je ne répondis pas. Je me délectais à l'idée qu'elle ignore que j'avais, bien au contraire, réussi... Libérée de ce carcan familial, et grâce au confortable héritage que je perçus de mon Roger, je pris la décision de déménager sans laisser d'adresse dans une petite bourgade paisible où je suis maintenant plus épanouie que jamais, totalement en accord avec mes magazines favoris.

**Remerciements aux membres du jury  
du concours de nouvelles 2019 :**

Ferroudja Allouache  
Jean-Philippe Dequin  
Brigitte Dujardin  
Denis Gautheyrie  
Sylvie Gonzalez  
Laurent Jarfer  
Thierry Kiefer  
Marie-Jo Merchez  
Anne Tassin  
Fatima Zenati